

Interview

Dima Abdallah

“Je n’ai pas voulu parler de la guerre civile libanaise autrement qu’à travers mes personnages”



C. DAMONIERE / GALILÉO

AVEC *MAUVAISES HERBES*, LA LIBANAISE DIMA ABDALLAH SIGNE UN PREMIER ROMAN QUI A MARQUÉ LA RENTRÉE LITTÉRAIRE. LE 9 NOVEMBRE, ELLE A REMPORTÉ LA MENTION SPÉCIALE DU JURY DU PRIX DE LA LITTÉRATURE ARABE DE L'INSTITUT DU MONDE ARABE (IMA). POUR *TELQUEL*, ELLE REVIENT SUR CE LIVRE, AVEC TROIS MOTS D'ORDRE: AMOUR FILIAL, SÉPARATION ET DESTRUCTION.

Mauvaises herbes, de Dima Abdallah est paru aux éditions Sabine Wespieser en 2020.



Quelques jours seulement après avoir reçu la mention spéciale du jury de la huitième édition du prix de la littérature arabe, décerné par l'Institut du monde arabe à Paris, Dima Abdallah, écrivaine libanaise, nous raconte *Mauvaises herbes*, son premier roman. Ce n'est pas l'histoire de deux personnages, c'est celle de leur relation. *Mauvaises herbes* est un roman dont la douceur est poignante, où les voix d'un père et sa fille prennent forme en même temps que leur déchirement s'envoie, et que leurs souffrances s'accroissent, sans jamais s'atténuer. Et c'est l'écriture de Dima Abdallah qui les accompagne: anaphorique, hautement poétique, à la frontière du tragique et parsemée de symboles. Avec les bombardements de la guerre civile libanaise en toile de fond, ces deux personnages ont l'allégorie de la vie et de la destruction à la fois. Ils se séparent lentement, se tuent à petit feu, et renaissent de leurs propres mots.

Le roman s'ouvre sur une belle ambiguïté dans la relation qu'entretiennent les deux protagonistes, un père et sa fille. Tantôt l'un est enfant et l'autre adulte, tantôt c'est le contraire. Pourquoi avoir fait le choix de ce renversement des rôles? Dès le début du roman, on sent bien que c'est une petite fille qui cherche beaucoup à protéger son entourage, en particulier son père. Elle dit qu'elle cherche à le rassurer sur le chemin de l'école, sous les bombardements. Dès les premières pages, les rôles sont inversés entre le parent et l'enfant. Elle l'appelle "mon géant", mais elle pourrait très bien l'appeler "mon petit", tant ce père est en fait un géant aux pieds d'argile. C'est une petite fille qui, dès ses huit ans, n'en est pas vraiment une, car la guerre fait grandir les enfants beaucoup trop vite. Et puis, c'est aussi le fait d'être face à la fragilité et la vulnérabilité de ses parents qui fait grandir.

Toujours dans le cadre de cette relation père-fille, nous sommes face à deux personnages incapables de communiquer entre eux. Dans la structure du roman, vous choisissez d'alter-



Une école du Sud-Liban, le 18 novembre 2006, après un bombardement. Pour Dima Abdallah, "la guerre fait grandir les enfants beaucoup trop vite. Et puis, c'est aussi le fait d'être face à la fragilité et la vulnérabilité de leurs parents qui fait grandir".

C. AIT

ner la narration entre le père et la fille, de sorte à créer une sorte de dialogue... C'est tout à fait ça. Cette histoire est celle d'un long silence entre un père et une fille qui s'aiment éperdument. C'est une histoire d'amour non dit. Cette alternance du point de vue de la narration, entre les deux personnages, crée de longs monologues qui, paradoxalement, font office de dialogue qu'ils n'arrivent pas à créer entre eux. C'est la littérature qui vient dire les mots que ces humains n'arrivent pas à prononcer. En fin de compte, ils se livrent énormément l'un à l'autre à travers ces chapitres.

Est-ce la guerre civile qui les empêche de communiquer, et donc, de s'aimer? Ces deux personnages sont deux grands êtres solitaires et pudiques, très économes de mots à l'oral, car ils préfèrent tous deux les écrire. D'autre part, le décor de fond, celui de la guerre, est effectivement d'une extrême violence, et il participe à cet em-

murement dans le silence. La violence de la guerre est telle qu'elle ne laisse plus la place aux mots. Qu'est-ce qu'ils pourraient se dire? Que ce qu'il se passe autour d'eux est horrible? La violence de la situation est tellement absurde que les mots manquent pour en parler.

Le roman regorge effectivement d'allusions à l'absurdité de la guerre...

"Il n'y a pas plus absurde qu'une guerre, qui plus est civile, ainsi que nos existences dans un monde aussi violent"

C'est l'absurdité de la guerre, car il n'y a pas plus absurde qu'une guerre, qui plus est civile, mais aussi de nos existences dans un monde aussi violent. Mes deux personnages sont dans l'expression la plus forte de l'absurde. Ils se sentent complètement étrangers, comme deux personnes que l'on aurait posées dans un endroit qui ne leur ressemble en rien. C'est simplement ce désir de sens qui se cogne au mur de l'absurdité de notre existence.

Votre roman semble se composer d'un double mouvement, un rapport de force constant entre le désir d'oublier, et la violence de souvenirs doulou- »

Interview

» **reux qui surgissent sans prévenir...** Oui, et c'est une guerre perdue d'avance. Je pense que le lecteur le comprend dès les premiers chapitres où les personnages disent clairement qu'ils cherchent à tout refouler. Ils cherchent à trouver refuge dans l'oubli, car ils refusent et sont incapables d'affronter la mémoire qu'ils portent en eux. Quelque part, l'élément déclencheur de ces souvenirs qui surgissent, c'est réciproquement l'autre. C'est la fille qui réveille le plus la mémoire de son père, et c'est le regard du père qui fait renaître de leurs cendres les souvenirs de sa fille. Alors, au fond, peut-être que c'est l'amour qui révèle ces souvenirs: l'affection et la sensibilité que l'on porte aux autres, surtout dans l'amour filial, sont une sorte de sentinelle de la mémoire.

Vous employez l'expression "guerre perdue d'avance"... Au-delà du contexte de guerre civile, ce roman raconte-t-il l'histoire d'une superposition de guerres qui s'entremêlent? C'est avant tout l'histoire d'un exil intérieur. Si la première partie du roman se déroule pendant la guerre civile libanaise, la seconde va jusqu'aux années 2010, et recouvre donc une longue période d'après-guerre. La guerre est un fil conducteur qui a profondément abîmé mes personnages, mais aussi les relations qui les unissent. Car si mes deux protagonistes sont le père et la fille, le troisième est la relation qu'ils entretiennent. Et ce troisième personnage souffre énormément de cette guerre-là, car l'un comme l'autre sont profondément détruits par ce qu'ils ont vécu. Dans le cas du père, il a perdu malgré lui le rôle protecteur qu'il a tant voulu jouer, simplement parce que tout ce qui l'entourait était d'une telle violence que son refus d'y participer l'a isolé de toute une société. Le refus de la guerre n'est pas une position purement philosophique, c'est une liberté chère à payer. Finalement, cette petite fille assiste à la chute graduelle de son père.

Hormis le fait qu'il y ait très peu de détails physiques sur les personnages, ils n'ont pas de prénoms. Pourquoi avoir fait le choix de créer ces personnages fantômes de l'extérieur, mais dont toute l'intériorité est dévoilée à travers des monologues narratifs? La première raison est que je souhaitais réellement exposer l'intériorité de ces personnages, la mettre en lumière. C'est ce qui me tenait réellement à cœur. Dans le sens inverse, je pense que l'extérieur et le matériel, tels que les détails physiques par exemple, nous éloignent de la profondeur de la psychologie du personnage. C'est une façon de ne pas s'éparpiller dans des détails qui sont autres que cette relation père-fille que j'ai choisi de placer au cœur du roman. La deuxième raison est que l'absence de prénoms est une façon de dire à quel point ces personnages sont étrangers au monde qui les entoure. Cette dimension fantomatique est là pour dire qu'ils sont profondément exilés.

La nature joue elle aussi un rôle très important. Elle semble faire office d'intermédiaire entre ceux qui ne peuvent pas parler: elle



Ce roman est "avant tout l'histoire d'un exil intérieur" explique l'auteur. Le 15 août 2006, un famille de la banlieue sud de Beyrouth doit fuir son appartement, qui vient d'être détruit.

comble un vide et évolue en même temps que les personnages. Pourquoi le choix de cette métaphore? La nature est effectivement un fil conducteur très important de ce roman, et qui accompagne les personnages du début à la fin. Elle est là pour dire la poésie qu'ils partagent. Ce ne sont pas des pessimistes, des personnages cyniques qui n'ont aucun espoir en la vie. Je crois qu'ils ont une profonde fureur de vivre, une profonde conscience de la poésie de la vie, qui ne fait qu'accentuer leur solitude dans un monde où cette poésie ne semble plus avoir sa place. D'ailleurs, on se rend compte au fil de la lecture que les plantes sont presque le seul sujet de conversation entre le père et la fille, qui leur évite de parler du reste. C'est un refuge, une sorte d'Eldorado perdu qu'ils recréent à chaque fois qu'ils sont mis face à cette impossibilité de communiquer. Et

Dates-clés

1977: Voit le jour à Beyrouth

1989: Quitte le Liban pour la France

2016: Décès de son père, Mohammed Abdallah, dont un des poèmes figure dans le roman

2020: Publie *Mauvaises herbes* chez Sabine Wespieser. Remporte la mention spéciale du jury du Prix de la littérature arabe de l'INA



puis, les plantes font aussi référence à la mémoire: c'est comme si leur amour des plantes était en lien direct avec ces souvenirs refoulés qui resurgissent, comme si le fait de planter faisait directement écho à quelque chose de perdu, à un petit paradis de verdure que le père essaie de recréer en permanence.

En fin de compte, dans ce roman, qu'est-ce qu'une mauvaise herbe?

Par définition, une mauvaise herbe est une plante étrangère, qui a poussé au mauvais endroit, qui a poussé là où elle n'aurait pas dû. On peut comprendre ce titre de roman de plusieurs manières. Il peut faire directement référence au fil botanique que l'on retrouve tout au long du roman, mais ce que j'ai surtout voulu dire, c'est que mes deux personnages sont des mauvaises herbes. Ils sont étrangers, différents et originaux. C'est aussi le processus d'écriture même de ce roman qui m'a poussée à choisir ce titre: mes chapitres ont poussé à la manière de mauvaises herbes, de manière un peu folle. Et puis, les mauvaises herbes sont aussi celles de la mémoire, de ces souvenirs que la petite essaie d'arracher et qui repoussent à l'infini.

Situeriez-vous votre roman dans une certaine tradition de la littérature libanaise, qui est toujours imprégnée, à différents degrés, du passé

historique conflictuel du pays? Ce roman est tout sauf un récit de guerre, car celle-ci est sourde et se situe en arrière-plan. Je ne saurais dire si je m'inscris dans une tradition, car ce n'est pas ainsi que j'ai pensé ce roman. J'ai simplement fait ce que je voulais écrire, je me suis lancée dans une aventure sans vraiment savoir où j'allais. J'ai laissé le processus d'inspiration se faire, sans chercher à trop construire ce roman, bien que la forme soit venue construire le fond de ce que je voulais transmettre. Cela a été une écriture très instantanée et instinctive, qui ne cherchait ni à s'inscrire ni à se désinscrire de quelque chose.

Cela dit, Mauvaises herbes raconte quand même une enfance passée sous le ciel de la guerre civile libanaise. Pourtant, aucun élément historique ou factuel n'est explicitement mentionné. Pourquoi? Parce que ce livre est avant tout une histoire d'amour entre un père et sa fille. Comme je le dis souvent, je pense que si l'on avait enlevé ces deux personnages de ce contexte-là, et qu'on les avait transposés dans un tout autre univers, ils auraient été des mauvaises herbes d'une tout autre manière, mais des mauvaises herbes tout de même. Bien sûr que la guerre est le terreau fertile de cette histoire, c'est un prisme qui fait que leur exil intérieur soit autant exacerbé, mais je n'ai pas voulu parler de la guerre civile libanaise autrement qu'à travers mes personnages. D'ailleurs, je n'ai pas tant raconté mes personnages en tant qu'individus, mais j'ai raconté leur relation. Finalement, si on les prend chacun à part, on ne sait pas grand-chose d'eux.

Être écrivain, c'est aussi romancer l'actualité, et donc, en tant que romancière, quel regard portez-vous sur la crise libanaise actuelle ? C'est une question que l'on me pose beaucoup. À chaque fois, je suis très embêtée. Comme mes personnages, les mots me manquent. Avec mon entourage, on n'en parle pas, parce qu'il n'y a plus rien à en dire. Les mots sont le sens, et ils manquent, car la situation actuelle est un tel chaos que j'ai beaucoup de mal à la commenter. Tout ce que je peux en dire, c'est qu'elle est tragique. ■